



WOLINSKI. Près de quatre ans après l'assassinat de Georges Wolinski dans les attentats de *Charlie Hebdo*, les Editions du Seuil publieront le 8 novembre *Les falaises*. Le livre révèle un aspect peu connu de son œuvre: il réunit des dessins, souvent inédits, de falaises, un motif que Wolinski n'a jamais cessé de reprendre.

L'OTS au-delà des clichés

Dans un passionnant roman-essai-enquête, Julien Sansonnens revient sur l'histoire et le drame de l'Ordre du temple solaire. *L'enfant aux étoiles* dépasse les idées reçues pour interroger aussi bien cette affaire que le rôle de la littérature.

ÉRIC BULLIARD

Dans le livre, il n'utilise jamais le mot secte, «si pesant, si massif qu'on ne saurait le manier sans risque: parler de secte, c'est déjà avoir tout dit. C'est déjà avoir tracé la ligne séparant les bons des salauds...» Loin d'une coquetterie linguistique, le choix est révélateur de la volonté de Julien Sansonnens: avec *L'enfant aux étoiles*, il décortique l'affaire de l'Ordre du temple solaire (OTS) en dépassant légendes et idées reçues. Pour, au final, fouiller l'âme humaine, dans toute sa faiblesse et sa noirceur.

Après *Les ordres de grandeur* (2016), Julien Sansonnens cherchait une nouvelle idée de polar qu'il souhaitait situer en Valais, canton d'adoption de ce Neuchâtelois d'origine. «Je me suis demandé ce qui se passerait si l'OTS avait survécu», raconte-

Faute de mieux, *L'enfant aux étoiles* est estampillé roman. «Je ne voulais pas juste un livre de plus sur le sujet, explique Julien Sansonnens. C'est pas une contre-enquête: je ne propose pas de pistes alternatives sur ce qui s'est passé.» Quant à l'aspect documentaire, très fouillé, il «ne respecte pas les standards: il n'y a pas de citations, par exemple».

Au fil des pages, il ne cache pas non plus ses hésitations, usant d'un «tu» qui «crée un personnage mi-fictionnel. Il me décharge en tant qu'auteur et m'a permis une mise à distance.» Ce principe donne un intérêt supplémentaire au roman, en posant de passionnantes questions sur la légitimité d'un tel texte, sur les raisons profondes qui poussent à l'écrire. Sur le rôle, au final, de la littérature.

Tout pour fasciner

Foin des étiquettes: le livre est une captivante plongée au plus profond de cette histoire que l'on croit connaître, tant elle a marqué les esprits. «Tous les éléments sont là pour fasciner: le nombre de morts, l'éso-térisme, un côté effrayant qui rappelle les contes de notre



Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1994, vingt-trois personnes ont trouvé la mort dans cette ancienne ferme de Cheiry, transformée en salle de culte de l'Ordre du temple solaire. KEYSTONE

ses parents, pleins de bonne volonté, la conduisent en région genevoise, dans un centre géré par un soi-disant psychologue, Joseph Léonce Di Mambro.

Elisabeth a mis le doigt dans l'engrenage, mais elle trouve la sérénité. C'est un des éléments frappants du livre: les débuts de ce qui deviendra la Fondation Golden Way puis l'Ordre du temple solaire ressemblent à une quête spirituelle new age, joyeuse et insouciant. «Nous sommes dans le contexte des années 1970, encore marqué par les idéaux communautaires», rappelle Julien Sansonnens. Une ancienne adepte lui a d'ailleurs affirmé qu'elle y a vécu les plus belles années de sa vie.

Après avoir lu, durant une année, tout ce qu'il trouvait sur le sujet, il ajoute toutefois: «L'histoire a commencé de manière innocente, mais quand il y a Jo Di Mambro dans l'affaire, ce n'est jamais vraiment innocent!» Cet ancien bijoutier deviendra le maître absolu de l'OTS. Bien

plus que le charismatique Luc Jouret, médecin homéopathe, qui a servi de recruteur, «mais ne décidait de rien».

Maître de la manipulation

Jo Di Mambro... Difficile d'expliquer comment ce petit homme rondouillard, à perruque et moustache, féru d'occultisme, mais inculte et escroc, a pu exercer une telle emprise sur ceux qui l'ont côtoyé. «Ce qui est sûr, c'est qu'il avait une capacité de manipulation extraordinaire.»

Dans le livre, seuls Di Mambro et Jouret, trop associés à l'affaire, conservent leurs vrais noms. Les autres ont été modifiés, par refus de «faire parler des morts sous leur vraie identité». Quant au seul prévenu, le compositeur et chef d'orchestre Michel Tabachnik, on le devine sous les traits d'un peintre, Stéphane Junod, «passionné de philosophie et d'éso-térisme». Julien Sansonnens écrit: «Par deux fois, celui qu'on a présenté comme le numéro trois de

l'OTS a été blanchi. Le bénéficiaire du doute profite à l'accusé; il n'y a rien de plus à en dire.»

Le point de bascule de l'insouciance vers l'horreur remonte à 1981, quand Elisabeth tombe enceinte de Jo Di Mambro. Devant ses fidèles, dans une mise en scène dont il avait le secret, le Maître use d'une épée truquée pour faire croire à une conception théogamique, soit sans rapport sexuel.

«Comme vous et moi...»

La petite Emmanuelle mourra à Salvan, douze ans plus tard. Après une vie d'«enfant cosmique» adulé, préservé de contacts avec les autres, couvé par son père: «Car Joseph Di Mambro, l'une des figures contemporaines du mal, a aimé sa fille plus que tout, écrit Julien Sansonnens. On préférerait naturellement que cet attachement absolu n'ait pas existé, on préférerait que le mal fût total et indiscutable, et pourtant, c'est ainsi.» Et l'écrivain de rappeler ces

images dérangeantes de Goebels, «tendre et affectueux avec ses enfants qu'il chérissait».

C'est l'une des qualités de cet *Enfant aux étoiles*: Julien Sansonnens évite le manichéisme et les jugements faciles. Elisabeth, par exemple, apparaît à la fois victime et coupable. Jo Di Mambro reste un homme, même lancé dans la folie meurtrière, ce moment où, malade et condamné, il entraîne ses adeptes au «transit» final.

Ceux qui l'ont suivi aussi apparaissent tristement humains dans leur quête de spiritualité, leur besoin de communauté. «Plus j'avancé dans cette histoire, plus je m'éloignais de l'idée qu'ils étaient illuminés, insiste Julien Sansonnens. Ce sont des gens comme vous et moi, qui avaient une vie à l'extérieur, des amis...» ■

Julien Sansonnens, *L'enfant aux étoiles*, L'Aire, 272 pages

NOTRE AVIS:



«L'histoire a commencé de manière innocente, mais quand il y a Jo Di Mambro dans l'affaire, ce n'est jamais vraiment innocent.»

JULIEN SANSONNENS

t-il. Au fil de ses recherches, face à l'énormité des faits, il abandonne l'idée du roman policier: le livre se concentrera sur l'OTS, son histoire, son effondrement jusqu'aux suicides et meurtres qui, de 1994 à 1997, ont coûté la vie à 74 personnes, en Suisse (à Salvan et Cheiry), en France et au Québec.

enfance...» Peu importe si, écrit Julien Sansonnens, il n'apporte «rien de nouveau, aucune information qui n'aurait déjà été publiée». L'essentiel, c'est sa manière d'interroger et de chercher sous la surface.

Fil rouge du roman-essai-enquête: Elisabeth, jeune Française, un peu perdue. En 1978,

MUSIQUE

Yves Jamait
MON TOTEM

Wagram / Disques Office

NOTRE AVIS:

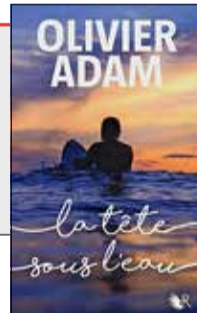


LIVRES

Olivier Adam
LA TÊTE SOUS L'EAU

Robert Laffont, 224 pages

NOTRE AVIS:



Le danger des 3 D

Déménagement, Disparition, Divorce: les trois D sont toujours dangereux quand ils se côtoient, même dans une famille qui, a priori, fonctionne normalement. Antoine, Léa et ses parents quittent définitivement Paris et le stress pour un petit bled en Bretagne, Saint-Lunaire. Ils y avaient leurs habitudes de vacanciers et, évidemment, leurs frustrations à chaque fois qu'il fallait rentrer dans la capitale.

Ça y est, ils ont fait le saut. A Saint-Lunaire, ils y habitent pour de vrai. Papa est persuadé de cette bonne décision, maman fait semblant d'être convaincue, Léa ne s'en remet pas et, ma foi, Antoine s'y fait un peu.

Chacun quitte un dysfonctionnement familial, personnel et non-dit. Tous croient le résoudre par un départ, un ailleurs. «Toutes les familles se ressemblent...» et pourtant...

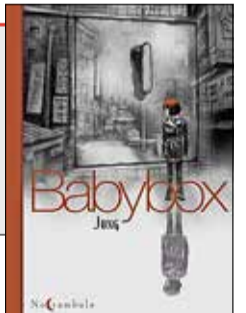
Malgré l'utilisation d'un langage pseudo-ado, Olivier Adam (*Je vais bien, ne t'en fais pas, Des vents contraires, Les lisères...*) a une écriture fluide qui sert son contenu et nous enjoint à continuer notre lecture comme un feuilleton télé dont nous avons envie de connaître la fin. VG

BANDE DESSINÉE

Jung
BABYBOX

Soleil

NOTRE AVIS:



La boîte à mystère

Claire habite une grande ville française. A 29 ans, elle a un petit ami, un jeune frère qui adore *Braveheart* et des parents aimants qui tiennent un restaurant coréen rappelant le pays qu'ils ont quitté dans les années 1980. Claire s'est teint les cheveux en rouge pour «affirmer sa personnalité». La vie a pris un bon tour et s'écoule presque tranquillement. Jusqu'au jour où sa mère disparaît dans un terrible accident de la circulation. En rangeant ses affaires, la jeune femme découvre une mystérieuse petite boîte. A l'intérieur: les papiers de son adoption. Claire comprend qu'elle a été trouvée à Séoul dans une «babybox», une boîte où l'on peut déposer anonymement des bébés non désirés. Elle part alors pour le pays qui l'a vue naître afin de réaliser une double quête: celle de sa culture d'origine et celle de sa mère naturelle. Une autre surprise l'y attendra...

Ayant connu le même genre de parcours – naissance en Corée, puis adoption en Belgique – Jung raconte avec *Babybox* une partie de lui, avec beaucoup de pudeur et de délicatesse. L'auteur de *Couleur de peau: miel* propose un dessin original, tout en nuances de gris perturbé par quelques éléments rouges, reflet de ce voyage agité au Pays du Matin calme. RM

Avec la noblesse de l'artisan

Il a viré sa casquette irlandaise. Marre qu'on la confonde avec celle de Gavroche et que ce Dijonnais se fasse traiter de Titi parisien. La sincérité à fleur de peau, l'excellent Jamait se montre tête nue en couverture de ce septième album. Avec la noblesse de l'artisan, il continue de poser son regard sur le monde désespérant qui nous entoure (*Les mêmes, Le maillon*), enrage après le suicide d'un proche (le puissant *Qu'est-ce qui t'a pris?*) et lance un cri d'amour à la vie, en alignant haut et fort ses croyances d'athée («Je crois qu'on est tout seul et qu'on y va»). Jamait a évolué: toujours aussi intense, mais moins dans l'énergie, il multiplie les couleurs musicales, sans abandonner l'accordéon, tour à tour virevoltant et déchirant. Au fil de treize titres très réussis, il rend hommage à sa mère (*Insomnie*) – douze ans après le sublime *Vierzon* qui évoquait son père – encourage la lutte féministe (*Celles*), ose une variation sur un célèbre poème de Victor Hugo (*Dès l'aube*) et reprend une lettre d'amour (*Dans vos yeux*) du chansonnier libertaire Gaston Couté (mort à 31 ans en 1911). Avant de conclure sur un subtil texte de Bernard Joyet (*Je ne vous dirai pas*), autour de la drague à l'heure de #metoo. C'est mélancolique, poétique, parfaitement ciselé: de la chanson française dans ce qu'elle a de plus haut et de pur. EB